

L'autocéphalie de l'Église de Géorgie

par Bernard DUPUY

Le Saint-Synode du Patriarcat œcuménique a pris la décision, le 23 janvier 1990, d'accorder l'autocéphalie à l'Église de Géorgie. Jusqu'à présent l'Église de Constantinople ne reconnaissait en effet que l'autonomie de cette Église. Cette décision permet aux deux Églises d'avoir entre elles un lien canonique normalisé et entièrement clarifié. Elle marque aussi la volonté du Patriarcat œcuménique d'exercer sa fonction de primauté au niveau interorthodoxe et vise ainsi à aplanir d'avance une des difficultés majeures qui entravent encore le chemin vers la convocation du futur grand Concile de l'Église orthodoxe.

Le 3 mars suivant, une délégation de l'Église de Géorgie, conduite par le catholicos Ilia II, a été solennellement reçue au Phanar, où le patriarche œcuménique Dimitrios I^{er} a signé en sa présence le Tomos octroyant l'autocéphalie ainsi que l'acte conférant en même temps la dignité patriarcale au primat de l'Église de Géorgie*. Le lendemain, les deux patriarches ont présidé, en la cathédrale Saint-Georges, la liturgie eucharistique du dimanche de l'Orthodoxie, au cours de laquelle, après la lecture de l'Évangile, le patriarche Dimitrios I^{er} remit l'acte synodal au patriarche Ilia II.

Le texte officiel ne parle pas, notons-le, d'une « reconnaissance » de l'autocéphalie, ce qui aurait signifié la ratification d'une situation déjà établie, mais il déclare que l'Église de Constantinople « octroie » l'autocéphalie à l'Église de Géorgie. Il y a de prime abord quelque chose de surprenant dans cette reconnaissance canonique d'autocéphalie à une Église qui se considérait depuis longtemps comme autocéphale et dans cette érection à la dignité de patriarche d'un catholicos-patriarche déjà reconnu comme tel par l'ensemble des orthodoxes. Il ne semble pas, d'autre part, que le Patriarcat d'Antioche, avec lequel l'Église de Géorgie a aussi des liens historiques, ait été spécialement consulté. Ainsi cet événement tend à souligner et à ratifier la revendication du Patriarcat œcuménique, qui estime que la décision d'accession d'une Église locale à l'autocéphalie doit être explicite et lui revient de droit au titre de la primauté qui lui est reconnue parmi les Églises orthodoxes.

Cette position est récusée par d'autres Églises locales, telle l'Église de Russie, qui considèrent que l'autocéphalie relève seulement dans

* Cf. ci-dessous, p. 305.

chaque cas de la compétence de l'Église-mère¹. Cette position de l'Église moscovite est évidemment liée à l'histoire de sa propre autocéphalie et de sa propre érection patriarcale. La décision concernant l'Église de Géorgie touche donc un point de l'ecclésiologie orthodoxe qui demeure très controversé² et qui se trouve inscrit précisément au programme de la prochaine réunion préconciliaire panorthodoxe.

L'Église de Moscou considère en effet qu'une Église peut décider elle-même de sa propre autonomie mais doit demander l'autocéphalie, avec tous les privilèges qui l'accompagnent, à l'Église-mère, tandis que le Patriarcat œcuménique maintient sa position traditionnelle selon laquelle l'autonomie est de la compétence de l'Église-mère mais l'autocéphalie de celle de Constantinople.

Ce n'est sans doute pas un hasard si la décision prise par le Phanar intervient dans le contexte de la perestroïka et des mouvements nationaux en Union soviétique. Depuis 1917, l'Église de Géorgie, même après qu'elle eut recouvré la possibilité d'avoir une existence autonome et un patriarche, a vécu dans des conditions parfois plus difficiles encore que les autres Églises de l'U.R.S.S.³. Par cette décision, le Patriarcat œcuménique, qui n'avait pas admis la sujétion à

1. Ainsi, en 1924, l'Église orthodoxe de Pologne, qui réunissait 3 500 000 fidèles de Biélorussie et d'Ukraine, présidée par le métropolite de Varsovie, Denys Valedinsky, se tourna vers le Patriarcat œcuménique pour lui demander l'autocéphalie et l'obtint. L'Église orthodoxe russe a jusqu'à aujourd'hui considéré cet acte de Constantinople comme anticanonique. En 1944, quand elle reprit une grande partie des fidèles de cette Église sous sa juridiction, le métropolite Denys fut déposé. La partie de cette Église demeurée polonaise put reconstituer l'Église autonome de Pologne mais, pour ce faire, elle commença par répudier le *Tomos* de 1924 et se tourna cette fois vers Moscou pour demander l'autocéphalie. L'Église russe la lui accorda en 1948 (cf. *Journal du Patriarcat de Moscou* 1949, n° 3, p. 8) et le patriarche Alexis désigna alors comme chef de cette Église le métropolite russe Macaire Oksiuk. A la mort de ce dernier, en 1960, un métropolite de nationalité polonaise a été élu.

2. De nouveau, le problème de l'autocéphalie fut soulevé, quand, le 18 mai 1970, le métropolite Pimène, alors *locum tenens* du trône patriarcal de Moscou et de toute la Russie, proclama l'autocéphalie de la métropolie russe d'Amérique du Nord avec le titre d'Église orthodoxe autocéphale en Amérique (cf. la Convention établissant en autocéphalie cette Église dans *Istina* XVI, 1971, pp. 66-73). Il en résulta un échange de lettres entre le patriarche Athénagoras et le métropolite Pimène (*ibid.*, pp. 74-90), où s'exprima le point de vue de chacune des deux parties. Sur ce débat, on peut se reporter à notre article, « L'Orthodoxie et les voies de son unité » dans *Istina* XVI, (1971) pp. 37-44.

3. La revue *Istina* a publié des nouvelles de l'Église de Géorgie dans son fascicule XXIII (1978) n° 2-3, pp. 318-327. Voir en particulier : Nino Kalaoureni, « L'Église géorgienne : continuité ou changement ? » pp. 324-327. L'Église de Géorgie a connu un renouveau depuis l'élection en 1977 du patriarche Ilia II (Chiolachvili). Après avoir été écarté en 1972 de son poste de recteur du séminaire de Mtskheta et être devenu métropolite d'Abkhazie, Ilia Chiolachvili fut régulièrement élu et choisi comme patriarche pour son intégrité. Alors que ses prédécesseurs Ephrem II et surtout David V avaient dû se plier aux décisions du régime soviétique, Ilia II, désigné en plein procès intenté à Zviad Gamsakhourdia et à Merab Kostava, sut résister. Il a, ces dernières années, accompli de nombreux voyages à but œcuménique. Le cardinal Willebrands avait représenté le pape Paul VI aux funérailles du patriarche David V et l'évêque géorgien Nicolas de Soukhomi et d'Abkhazie avait représenté le patriarche

laquelle l'Église de Géorgie avait été réduite à l'époque tsariste par rapport à l'Église de Moscou, a voulu manifester que les modifications apportées à la vie des chrétiens en Union soviétique avec l'arrivée au pouvoir de Mikhaïl Gorbatchev devaient, également ici, conduire à une normalisation ecclésiastique.

L'indépendance de l'Église de Géorgie a une longue histoire. Elle remonte à l'époque patristique. Mais après les luttes dues aux ingérences de la Perse et de la Turquie et après l'acceptation de l'obédience à l'Église russe en 1783, l'Église de Géorgie n'a retrouvé son autonomie que depuis 1917. La décision prise par le Saint-Synode de Constantinople met fin à une anomalie de longue date qui portait préjudice à la vie de l'Église géorgienne. L'Église géorgienne, forte de près de deux millions de fidèles, est une des treize Églises orthodoxes autocéphales. Elle est membre du Conseil œcuménique des Églises et de la Conférence des Églises européennes.

*
* *

L'évangile semble avoir été introduit en Géorgie dès le IV^e siècle par la reine sainte Nino⁴, qui aurait fait venir dans son pays des moines arméniens, des disciples de Grégoire l'Illuminateur, qui y introduisirent le monachisme. Cependant, on s'accorde aujourd'hui à penser que le peuple de Géorgie, ou Ibérie, ne devint en fait chrétien qu'un peu plus tard, en tous cas bien avant les pays slaves, environ au V^e ou au VI^e siècle

Ilia II à Rome pour la consécration de Jean-Paul II. Le 6 juin 1980, il a rendu visite à Rome au pape Jean-Paul II, qui a accueilli son visiteur par ces paroles : « Dans la longue histoire de nos Églises, nous vivons assurément un jour de joie car c'est la première fois qu'un catholicos-patriarche de l'ancienne Église apostolique de Géorgie visite ce Siège apostolique de Rome pour échanger le baiser de paix avec son évêque. Ces dernières années, on a assisté à un progrès rapide des bonnes relations entre nos Églises car chacune d'entre elles a partagé les tristesses et les joies de l'autre... Jusqu'à présent nous nous étions salués, mais de loin. Aujourd'hui Dieu nous a permis de nous rencontrer et de nous parler face à face, de manière que notre joie soit complète » (2 Jn, 12) (...) C'est en tant qu'héritiers d'André et de Pierre que nous nous rencontrons aujourd'hui, comme des frères dans le Christ (...). Le souci de votre Sainteté pour le renouveau de l'Église, un renouveau fermement enraciné dans la tradition apostolique et les traditions particulières de l'Église de Géorgie, est un motif de particulière joie. Vous avez bien conscience que le renouveau de la vie chrétienne est également le souci de l'Église de Rome. C'est le souci de renouveau qui nous fait prendre si vivement conscience de la nécessité et de l'obligation de rétablir la pleine communion entre nos Églises ». (cf. *La Documentation catholique* n° 1789, 6 juillet 1980, pp. 637-738). Rappelons aussi que l'actuel ministre des Affaires étrangères soviétiques, M. Chevarnadze, est géorgien et avait en 1977 en tant que premier secrétaire de Géorgie joué un rôle pacificateur dans les affaires troubles qui avaient agité le patriarcat de Tbilissi.

4. La *Vie de sainte Nino* est un ouvrage datant du VIII^e ou IX^e siècle. Il relève des procédés hagiographiques du temps et ses données doivent être accueillies avec réserve. Une autre tradition, en réalité tardive, rattache la première évangélisation de la Géorgie à la venue de l'apôtre saint André.

sous l'influence de moines syriens et grecs⁵. La Géorgie fut ainsi dès l'origine au confluent de deux courants du christianisme : celui de l'Orient syrien, mystique et émotionnel, et celui, plus rationnel et dogmatique, du monde byzantin. Il y eut alors une Géorgie orientale et une Géorgie occidentale. Mais de ces deux courants, la Géorgie sut faire une synthèse originale que l'on a coutume d'appeler la tradition géorgienne⁶.

Avant même que les missionnaires envoyés en Géorgie par l'empire byzantin aient introduit dans ce pays la liturgie byzantine, il y eut une liturgie en géorgien⁷ et, quand l'Église fut organisée et que la traduction de la Bible en géorgien fut accomplie⁸, la langue nationale prit forme et donna naissance à une littérature religieuse autonome⁹.

L'implantation du christianisme, cependant, n'alla pas sans de durs combats, car le pays avait été mazdéen. Les invasions fréquentes des Perses amenèrent à plusieurs reprises le rétablissement çà et là du culte du feu. Ainsi, au v^e siècle, la foi chrétienne était loin d'avoir gagné toute la Géorgie. Le roi Artchil I (410-434) chassa les Perses, proscrivit le mazdéisme et organisa l'Église qui eut déjà un évêque, Morbidan. Mais celui-ci était demeuré lui-même secrètement partisan du mazdéisme et il essaya de rétablir le culte du feu concurremment avec la foi chrétienne. Il fut découvert et excommunié par un synode auquel le roi avait convoqué toutes les autorités religieuses du pays¹⁰. Quelque

5. Cf. Grigol Peradze, « Die Anfänge des Mönchtums in Georgien » dans *Zeitschrift für Kirchengeschichte* 47 (1928), pp. 34-75. On peut se reporter également à l'article du P. Élie Méliá « The Orthodox Church of Georgia » dans *A Sign of God. Orthodoxy 1964. A Pan-Orthodox Symposium*, Athènes, 1964, pp. 85-116, et au bel ouvrage d'Ilma Reissner, *La Géorgie-Histoire, Art. Culture*, Paris, éd. Brépols, 1989.

6. Cf. Gérard Garitte, art. « (Littérature spirituelle) géorgienne » dans *Dictionnaire de Spiritualité*, t. VI, 1967, Paris, éd. Beauchesne, col. 244-256.

7. Le géorgien (en géorgien *k'art'uli*, subst. *k'art'veli* ; en grec et en latin *ibère* ; en russe *gruzinskij*, subst. *Gruzin*) est une langue qui n'est ni indo-européenne, ni sémitique, ni altaïque, mais qui appartient au groupe méridional (« *k'art'velien* ») des langues caucasiennes.

8. Cf. Grigol Peradze, « Zur vorbyzantinischen Liturgie Georgiens » dans *Le Muséon* 42 (1929), pp. 90-99 et, du même auteur, « Les mouvements liturgiques prébyzantins en langue géorgienne », *ibid.*, 45 (1932), pp. 255-272.

9. Les premiers écrits en géorgien sont des traductions du grec et de l'arménien, puis du syriaque et de l'arabe. C'est à la littérature grecque que la Géorgie a emprunté le plus. Mais ces emprunts n'ont pas toujours été directs ; un ou plusieurs intermédiaires (arménien, syriaque ou arabe) peuvent s'être interposés entre les originaux et les versions géorgiennes. Ainsi c'est en suivant la filière « grec-syriaque-arménien » que la Bible de même que les Évangiles et les Actes ont connu une édition en géorgien ; de même, la littérature grecque de Palestine a été souvent traduite en géorgien sur des versions arabes. Cf. Grigol Peradze, « Die Probleme der georgischen Evangelienübersetzung, » dans *Zeitschrift für die neutestamentliche Wissenschaft und die Kunde der älteren Kirche*, 29 (1930), pp. 304-309 (Recension par Anton Baumstark dans *Oriens christianus* 25-26, 1928-1929, pp. 117-124). Il y a aussi un florilège d'apocryphes géorgiens, actuellement en cours d'édition par le professeur Jean-Pierre Mahé.

10. Cf. R. Janin, art « Géorgie » dans *Dictionnaire de théologie catholique*, t. VI, col 1151-1152.

temps après, la cour géorgienne fit venir de Constantinople un moine grec, Michel, pour l'éducation du roi Vakhtang (446-499)¹¹. Il devint le chef de l'Église géorgienne et lutta contre les mazdéens. Mais il fut difficilement accepté et, à la suite de désaccords avec le roi, remplacé par un autre moine grec venu de Constantinople. Ce serait à partir de cette époque, vers 471, que, selon la chronique intitulée *Conversion de la Géorgie*, la ville de Mtskhéta aurait reçu des Grecs son premier catholicos¹². Et il faudra attendre près d'un siècle encore pour qu'il y ait un catholicos géorgien, Saba (542-547).

Mais la chronique rapporte par ailleurs que, vers le milieu du VI^e siècle, c'est-à-dire précisément à l'époque de Saba, se produisit un événement important : treize missionnaires vinrent de Syrie sous la conduite de Jean Zedadzneli et « recommencèrent l'évangélisation du pays ». C'est à cette époque probablement qu'il faut faire remonter les traductions de l'Écriture sainte en géorgien et le passage au géorgien dans la liturgie. C'est pourquoi la tradition constante en Géorgie veut que l'Église de ce pays ait dès son origine dépendu de celle d'Antioche¹³. La même opinion est d'ailleurs rapportée par les historiens, grecs ou arabes, qui écrivirent l'histoire de la Géorgie à partir du XI^e siècle. Jusqu'à une date récente, le patriarche d'Antioche revendiquait une autorité nominale, au moins sur la Géorgie orientale¹⁴. Mais il reste difficile de préciser aussi bien quand cette dépendance a commencé que quand elle a cessé. De toutes façons, il semble que ce soit Byzance qui, la première, avait reconnu en 471 le catholicos de la Géorgie occidentale.

Au V^e siècle, en tous cas, le K'art'li ou Ibérie (Géorgie orientale) avait déjà forgé, comme l'Arménie sa voisine, une écriture et une littérature nationales. Unie confessionnellement à l'Église grecque, la Géorgie produisit une littérature qui, contrairement à l'arménienne ou à la syriaque, est restée intimement liée à la littérature byzantine. Longtemps, cette littérature fut uniquement religieuse ; ce n'est guère qu'au onzième siècle qu'apparaîtra une littérature profane¹⁵.

11. Il est toujours utile de se reporter à l'œuvre du pionnier français des études géorgiennes, Marie-Félicité Brosset, *Histoire de la Géorgie*, Paris, 2 volumes, 1840 ; cf. t. I, p. 151.

12. Cf. Taqchivili, *Trois chroniques historiques* (en géorgien), p. 29.

13. Un texte du canoniste grec Balsamon semble donner raison à cette opinion. Il nous apprend qu'une décision synodale d'Antioche décerna à l'archevêque d'Ibérie le privilège de l'exemption, à l'époque du patriarche Pierre. Cette décision reconnaissait l'autocéphalie à l'Église géorgienne, mais sous le patronage d'Antioche. P.G. t. CXXXVII, col. 320. Mais on ne sait pas au juste quel est ce patriarche Pierre. Cf. Grigol Peradze, « Die Probleme der ältesten Kirchengeschichte Georgiens », dans *Festschrift Anton Baumstark zum 70. Geburtstag*, dans *Oriens christianus* 29, 1932 (3^e série, volume 7), pp. 153-171.

14. Cf. Macaire III Zain d'Antioche, *Histoire de la conversion de la Géorgie*, publiée par Olga Libedev, Rome 1905.

15. La littérature géorgienne nous est aujourd'hui accessible grâce à l'œuvre remarquable de K. Kekelidze, *K'artuli Literaturis istoria* (*Histoire de la Littérature géorgienne*), Tiflis 1923, 1941, 1951, 1960. Il a paru en français une adaptation abrégée

Au début du VII^e siècle, l'Église géorgienne rompit avec l'Arménie devenue monophysite. Elle resta dès lors fidèlement attachée à l'orthodoxie chalcédonienne. Dans cette période elle s'organisa en Église autonome autour de son catholicos avec ses statuts propres. Les annales de Géorgie prétendent que l'autonomie complète fut accordée par le VI^e concile œcuménique (680)¹⁶, mais si l'on consulte les actes de cette assemblée, on peut constater qu'elle ne s'est pas occupée de la Géorgie. Au reste, un récit du XI^e siècle relate la visite de deux moines géorgiens à Antioche au temps de l'empereur Constantin Copronyme (741-775) et du patriarche Théophylacte (745-751). Selon ce récit, il n'y avait plus eu de catholicos en Géorgie depuis la mort de l'empereur Anastase I^{er} (610). Les persécutions avaient jusque-là empêché les Géorgiens de recourir à Antioche. Le patriarche assembla un synode et sanctionna un acte en vertu duquel les évêques géorgiens étaient autorisés à se réunir et à consacrer leur catholicos ; celui-ci devrait faire mention du patriarche d'Antioche dans la liturgie¹⁷. On peut donc admettre qu'après avoir été gouvernée par un catholicos, qui a tenu longtemps son autorité du patriarche d'Antioche, l'Église géorgienne acquit son autonomie au VIII^e siècle.

*
* *

Au cours de son histoire, la Géorgie connut de grands bouleversements. En 642, les Arabes avaient fait leur apparition sous la conduite de l'émir Merwan-Qrou. En 717, tout le pays avait été réduit à un état de vassalité¹⁸. En 851, ce fut le tour du Turc Bougha qui, venant de Bagdad, supplanta les Arabes. La Géorgie ne retrouva son indépendance que sous David le Curopalate, en 976. Mais il avait à peine réorganisé son royaume que les Turcs Seldjoukides survinrent et le ruinèrent de nouveau (seconde moitié du XI^e siècle).

Alors que la Géorgie orientale ou Abkhazie (Aphkhazétie en géorgien) avait été davantage liée à Antioche, la Géorgie occidentale

de la première édition par J. Karst, *Littérature géorgienne chrétienne*, coll. « Bibliothèque catholique des sciences religieuses », n° 62, Paris 1934, et une traduction allemande de la seconde édition par M. Tarchirishvili, *Geschichte der kirchlichen georgischen Literatur*, coll. « Studi e Testi » n° 185, Rome, 1955. Voir aussi sur l'œuvre de K. Kekelidze, l'étude de Tounanoff parue dans *Traditio* 12 (1956) pp. 409-425.

16. Cf. M.F. Brosset, *op. cit.*, t. I, p. 235.

17. La redevance qui exprimait ce lien fut régulièrement acquittée jusqu'à l'époque du patriarche Jean III (987-1010), qui céda alors son droit à celui de Jérusalem. Mais le patriarche d'Antioche se réserva aussi le droit d'intervenir dans les troubles suscités par l'hérésie et d'avoir un exarque en Géorgie. C'est ainsi qu'un patriarche, du nom de Théodore (Théodore I^{er}, 751-753, ou Théodore II, 970-975 ou encore Théodore III, 1034-1042), envoya en Géorgie le célèbre Basile le grammairien pour combattre l'hérésie des Akakhtiens, dont on ne connaît d'ailleurs que le nom.

18. Durant cette époque troublée, de nombreux martyrs répandirent leur sang pour défendre leur foi. Les plus célèbres saints géorgiens sont saint Daniel et saint Constantin, mis à mort vers 715.

ou Colchide (appelée ensuite du nom de Lazique) demeura sous la dépendance de Constantinople jusqu'au commencement du x^e siècle. Mais à cette époque, celle-ci s'unit au royaume de Géorgie orientale. De cette union est née la Géorgie moderne, qui dura plus de cinq siècles, jusqu'au partage de la Géorgie entre les trois fils d'Alexandre I^{er} (1442). Du x^e siècle à la fin du xiv^e siècle, la Géorgie occidentale releva probablement du catholicos de Mtzkhéta. Mais en 1390 nous voyons la Géorgie tout entière gouvernée par un catholicos propre du nom d'Arsène¹⁹.

David II le Restaurateur (1089-1125), qui chassa les Turcs, fut le fondateur d'un grand État indépendant, qui allait de la mer Caspienne à la mer Noire, de la chaîne du Caucase à la province de Kars. Le royaume connut son complet épanouissement sous la reine Tamar (1185-1212), dont le nom est resté célèbre. C'est pendant ces deux règnes que furent créées les premières écoles. L'école d'Arsène dans la ville d'Iqalto, forma une génération d'hommes célèbres, entre autres le fameux poète Chota Roustavéli, l'auteur de la fresque épique intitulée *Le Chevalier à la peau de tigre*²⁰. David II envoya au mont Athos quarante moines qui y devinrent de remarquables traducteurs des livres grecs. Il fut lui-même un bon théologien. C'est à lui qu'on doit la célèbre cathédrale de Guélati, un des plus beaux monuments de l'architecture géorgienne²¹. Il réunit aussi un concile dans le but d'amener les Arméniens à renoncer au monophysisme, tentative qui échoua ainsi que les suivantes.

Depuis la fin du x^e siècle et la fondation, en 980, du monastère des Ibères (*Iviron*) au Mont Athos par Jean Varazvac et son fils, saint Euthyme, les liens de l'Église de Géorgie avec celle de Constantinople ne firent que s'accroître. La période de la grande influence byzantine s'étend des environs de 980 jusqu'au milieu du xiii^e siècle²². En cet âge d'or, la littérature géorgienne s'enrichit d'innombrables versions de textes grecs dues aux actifs traducteurs de l'école athonite et à leurs

19. L'origine de ce catholicosat demeure obscure alors que celle du catholicosat de Mtzkhéta est bien connue. Il est impossible de trouver dans les documents aucune indication ni sur la date de son érection ni sur les circonstances qui l'ont accompagnée, ni sur le nombre des titulaires. Il est possible que les patriarches d'Antioche aient regretté d'avoir accordé l'autonomie à l'Église géorgienne qui se débattait dans les difficultés depuis la conquête arabe. Le catholicos demeura cependant rattaché à Antioche malgré les pressions grecques. On sait que Michel, patriarche d'Antioche, vint dans la Géorgie occidentale vers 1470 et y aurait sacré un catholicos, Joachim, qui n'est pas autrement connu. Un autre patriarche d'Antioche, Macaire III (1643-1672), vint plusieurs fois en Géorgie au cours du xvii^e siècle.

20. Cf. Chota Roustavéli, *Le chevalier à la peau de tigre*, traduction française avec une introduction et des notes, Paris, éd. Gallimard, 1964. Cf. Grigol Peradze, *Le religion de Roustavéli*, dans G. Nakatchidze, *Chota Roustavéli* (en polonais), Varsovie, 1937, pp. 13-15.

21. Cf. M. Khakhanoff, *Histoire de Géorgie*, Paris et Tiflis, 1900, p. 42.

22. Cf. Grigol Peradze, «L'activité littéraire des moines géorgiens au monastère d'Iviron au mont Athos» dans *Revue d'histoire ecclésiastique* 23 (1927), pp. 530-539.

émules, saint Euthyme l'Hagiorite (mort en 1028), saint Georges l'Hagiorite (mort en 1065), Théophile (XI^e-XII^e siècle), Ephrem Mtsiré (« le Petit », mort vers 1100), Arsène d'Iqalto (mort vers 1130), Jean Pétristi (mort vers 1125).

*
* *

Mais cette époque demeure assez confuse car à partir du milieu du XIII^e siècle, les invasions des Mongols, puis au XIV^e siècle, celles des Turcs ruinèrent le pays. Arrivèrent ensuite les Perses. Ces siècles de fer furent fatals à la Géorgie. A la différence des Mongols, les envahisseurs musulmans cherchèrent à obtenir la conversion forcée des populations conquises. En beaucoup d'endroits, le christianisme laissa la place à la religion du Prophète. Les rois donnèrent d'ailleurs un exemple malheureux en acceptant l'islam pour conserver leur position. Beaucoup de Géorgiens consentirent à la situation ambiguë de professer extérieurement la religion nouvelle tout en gardant en secret leur foi. Un islam de surface mêlé à des restes de l'ancien paganisme et au christianisme produisirent cependant cette image de « triple foi », dont ont parlé les missionnaires catholiques et les ambassadeurs russes qui parcoururent le pays au XIII^e siècle, de sorte que la population de la Géorgie leur paraissait avoir amalgamé les croyances religieuses²³. Vers 1625, les habitants de la principauté de Samtzhké (Géorgie occidentale) passèrent presque tous à l'islam, qu'ils pratiquent encore aujourd'hui. Dans la Géorgie orientale, les Persans chiites se conduisirent de façon encore plus tyrannique que les Turcs sunnites dans la Géorgie occidentale et le chah Abbas le Grand (1557-1628) surpassa tous les autres par sa violence contre les chrétiens²⁴.

Le catholicos demeuré le plus célèbre est celui d'Aphkhazétie, Evdémon Tchkhétidzé, mort en 1605, auteur de vingt-trois canons ecclésiastiques qui sont entrés dans le code géorgien compilé par le roi Vakhtang VI au XVIII^e siècle. On doit mentionner aussi le nom du catholicos Antoine I^{er} (1744-1788), qui développa des relations avec Rome²⁵ et fut aussi le premier prélat géorgien à introduire des usages russes dans sa patrie. Aussi lui fit-on à Pétersbourg l'honneur de

23. M. Khakhanoff, *op. cit.*, p. 61.

24. Il aurait, un jour de Pâques, s'il faut en croire les documents géorgiens, massacré cinq mille moines réunis dans le monastère de Saint-David de Garédja. Pour ruiner le pays, il déporta en Perse environ un million de Géorgiens, qui peu à peu durent embrasser l'islam. Parmi les martyrs de la persécution d'Abbas, on cite le roi Louarsab (1623) et la reine Kétévan de Kakhétie (1624), ainsi que le confesseur de cette reine, le moine Moïse.

25. Sur l'histoire des catholiques de Géorgie, de rite uni ou de rite latin, on peut se reporter à la présentation détaillée de R. Janin, article « Géorgie », dans *Dictionnaire de théologie catholique*, tome VI, col. 1280-1288. Le rite gréco-géorgien-catholique qui comptait environ 40 000 fidèles au début de ce siècle et avait son centre à Batoum a été interdit en 1886 par décision du tsar Alexandre III, puis rétabli et supprimé de nouveau vers 1920.

pouvoir prendre place parmi les membres du Saint-Synode. Le dernier fut Maxime (1776-1795), qui mourut à Kiev au cours d'une ambassade entreprise auprès de Catherine II pour lui demander du secours contre les Turcs.

La fragilité du royaume de Géorgie devant ses perpétuels envahisseurs musulmans, Perses et Turcs, était devenue telle que la Géorgie dut chercher elle-même protection auprès de la Russie. Par le traité du 24 juillet 1783, conclu entre le roi Irakly II (Héraclius) et l'impératrice Catherine II, le gouvernement russe s'engagea à maintenir sur le trône de Géorgie la dynastie régnante et à garantir l'indépendance de l'Église nationale vis-à-vis du Saint-Synode de Pétersbourg²⁶. Mais la Russie revint sur son engagement. Par un nouveau traité, passé le 23 novembre 1799 entre le tsar Paul I^{er} et le roi Georges XII, fils d'Irakly II, ce dernier dut abdiquer le gouvernement et laisser la place à son fils David, à qui fut attribué le titre de « régent de Géorgie », dignité qui devait se transmettre d'aîné en aîné à ses descendants. Ce n'était que partie remise ; car, le 18 janvier 1801, le tsar Alexandre I^{er} proclamait l'annexion pure et simple de la Géorgie orientale à l'empire russe. La Géorgie occidentale conserva encore quelques années une autonomie de principe, après quoi elle subit le sort des autres provinces.

L'annexion politique de la Géorgie conduisit même à la suppression de la dignité de catholicos et mit fin, temporairement du moins, à l'autonomie de l'Église géorgienne. L'empereur Alexandre I^{er} écrivit le 10 juin 1811 au catholicos Antoine II (1788-1811) pour lui déclarer que l'Église géorgienne devait désormais être rattachée à celle de Russie. Il le pria en conséquence de se rendre en Russie où il conserverait les honneurs dus à sa dignité, jouirait d'une pension et aurait sa place parmi les membres du Saint-Synode. Le catholicos ne put que se soumettre. Il mourut en Russie en 1828. Le gouvernement russe nomma alors à Tiflis un exarque géorgien, Varlaam Eristavi, pour succéder au catholicos. Six ans après, quand il vit son autorité assez fortement établie dans le pays, il démit Varlaam et le remplaça par un exarque russe, Théophylacte Roussanov (1817-1821)²⁷.

Depuis cette époque, l'Église géorgienne, incorporée à l'Église officielle de Saint-Pétersbourg, a été gouvernée par des exarques russes et, bien que pourvue d'une organisation spéciale, elle ne fut rien moins qu'autonome.

*
* *

26. *Traité conclu en 1783 entre Catherine II, impératrice de Russie, et Irakly II, roi de Géorgie* (Recueil des lois russes, vol XXI, n° 15835), fascicule édité et commenté par A. Okouméli, Genève 1919.

27. La période de l'Église géorgienne sous régime russe a été décrite par C. Rounkévitich, « L'exarchat de Géorgie » dans Lapoukine-Glarbovski *Encyclopédie théologique orthodoxe*, Saint-Petersbourg 1903, t. III, col. 717-753.

C'est cependant dans cette situation de sujétion que commença la renaissance nationale de la Géorgie. L'artisan principal de celle-ci fut le poète Ilia Tchavtchavadzé (1837-1907), qui inspira un mouvement littéraire et social nommé le *Pirvali Dasi* (ou « premier groupe »). Le *Méoré Dasi* (ou « second groupe »), que mena Ghiorgi Tséréthéli (1842-1900), plus radical dans ses convictions, lui succéda mais dut à son tour laisser la place au *Mésami Dasi* (« troisième groupe »), parti social-démocrate illégal, qui fut fondé en 1893, et eut pour chef le plus célèbre Noé Jordania (1868-1953). Joseph Djougatchvili (Staline) adhéra à ce dernier parti mais, en 1898, quand les mencheviks, avec Jordania, prirent le contrôle du parti, il quitta le Caucase pour rejoindre Lénine. La révolution russe de 1905 suscita en Géorgie un mouvement autonomiste et celle-ci fut alors le théâtre de combats de guérilla qui furent réprimés avec brutalité par les Cosaques.

Après la révolution de mars 1917, les peuples des trois nationalités transcaucasiennes, Géorgiens, Arméniens et Azerbaïdjanais, furent soumis à un comité local unique, l'Ozakom qui devait être contrôlé par Petrograd. Mais, à la suite du coup d'État bolchevik, les principaux politiciens mencheviks de Transcaucasie prirent le chemin de l'exil. Une nouvelle institution fut créée pour diriger la fédération, le commissariat de Transcaucasie. Les divergences des divers nationalismes entre eux puis la menace suscitée par l'avance turque amenèrent la chute de la fédération, et la Géorgie rompit ses relations avec Petrograd. L'Église géorgienne rétablit aussitôt ses statuts anciens, proclama le retour à l'autocéphalie et élut un catholicos. Mais celui-ci disparut peu après dans des conditions qui sont restées mystérieuses.

Le 26 mai 1918, les Géorgiens proclamèrent l'indépendance de leur État et durent se placer sous la protection des Allemands. C'est le moment que l'Église russe choisit pour réagir face aux décisions prises par l'Église de Géorgie, qu'elle déclara « schismatique ». La chute des puissances centrales à la fin de 1918 entraîna l'occupation anglaise. Les Russes blancs d'Anton Denikine, que protégeaient les Anglais, apparurent aux Géorgiens plus dangereux que les bolcheviks eux-mêmes. Devant leur refus de coopération, les forces britanniques évacuèrent Batoumi en juillet 1920.

Bien que l'indépendance de la Géorgie ait été reconnue *de facto* par les Alliés en janvier 1920, la Géorgie dut consentir au traité du 7 mai 1920, qui décida l'envoi d'une mission soviétique. Celle-ci, sous la conduite de S.M. Kirov, s'installa à Tbilissi. Il se révéla bientôt qu'elle avait reçu l'ordre de préparer la mainmise des bolcheviks.

Les Alliés avaient différé l'entrée de la Géorgie dans la Société des Nations. Mais, en janvier 1921, la République de Géorgie fut reconnue indépendante *de jure*. Dans le mois qui suivit, l'Armée rouge qui était dirigée par deux bolcheviks géorgiens, Staline et Ordjonikidzé, entra en Géorgie, et, le 25 février, la Géorgie était déclarée république soviétique. Staline et Ordjonikidzé incorporèrent leur pays natal à la

République fédérative socialiste soviétique de Transcaucasie et une répression brutale suivit au nom de la destruction de l'«hydre du nationalisme». Des militants nationalistes furent exécutés, l'Église géorgienne jugulée et le parti communiste géorgien lui-même purgé.

Le catholicos fut arrêté, les biens d'Église saisis et la cathédrale de Tbilissi fut fermée. Un procès fut intenté au catholicos et aux principaux responsables de l'Église, qui furent condamnés à des peines très lourdes et emprisonnés; mais devant la vive réaction populaire ils furent relâchés. Le régime tenta de susciter la formation d'une Église rénovée mais, ici comme ailleurs, sans grand succès.

Les mencheviks géorgiens avaient nationalisé les grandes entreprises. Mais la paysannerie locale se souleva contre les bolcheviks. La révolte de 1924 conduite par Kaikhosro Cholokashvili fut extrêmement violente et l'Armée rouge intervint. Le 5 décembre 1936, la République fédérative de Transcaucasie fut dissoute; la République socialiste soviétique de Géorgie devint alors membre à part entière de l'U.R.S.S. Sous le statut que leur avait donné Staline, le pays et ses citoyens acquirent de nombreux droits, y compris celui de pouvoir, à tout moment, faire sécession de l'U.R.S.S. La plupart des bolcheviks importants de la région furent exécutés comme trotskistes pendant les purges en 1936 et 1937. Ainsi la patrie d'Ilia Tchartchavadze connut-elle de nouveau, sous la férule d'un Géorgien, une époque d'intimidation et de servitude.

*
* *

Mais la Géorgie est loin de Moscou et elle sut reconquérir peu à peu ses franchises séculaires. En 1943, le patriarche Serge déclara «clos» le schisme de 1918, sans autre précision. L'Église de Géorgie dirigée par son patriarche-catholicos et son Saint-Synode recouvra alors son autocéphalie. Il restait cependant à savoir de qui elle tenait en définitive cette autocéphalie, aucun acte devant en décider n'ayant jamais été porté. C'est aujourd'hui chose faite. Il faut souhaiter à ce pays de si ancienne tradition chrétienne qu'il connaisse maintenant, dans la liberté retrouvée et l'autonomie reconnue, un nouveau printemps.